

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 32

Artikel: On crâno remîdo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous désirons, quand on nous l'offre, nous ne voulons plus l'accepter... »

Avis aux intéressés.

On crâno remido.

N'âmo rein tant eiliâo mâidzo que vo font avalâ dozè pilulès per dzo po vo gari 'na tsamba trossâie, âo que vo font eingozellâ dâi thétières dè tisanna se vo z'êtes démet la copetta.

La Fanchette à Carabi étâi malâda. La pourra fenna, qu'avâi la tэта coumeint on quartéron, ne poivè rein medzi, et la sadze-fenna avâi bio z'u la pourdzi et lâi posâ dâi ventousès, rein n'avâi fé et failu allâ queri lo mâidzo.

Quand fut arrevâ et que l'eut fé doutâ lè pattès et la voite qu'einvortollhivont la frimousse à la Fanchette, l'examinâ l'affèrè, ve dè suite cein que y'avâi, et sein derè on mot, lâi tè administrè on pétâ que la pourra fenna ve tot épelluâ ; et lo mâidzo s'ein allâ à la couâte sein derè : estiusez, et sein bailli on ordonnance, tandi que la fenna que sagnivè coumeint on bâo, sè lameintâvè et criâvè ein âide. Lè z'autrès pernettès qu'étiot perquie et qu'avioit tot vu, cruront que lo mâidzo étâi venu fou et que l'avâi bo et bin éterti la Fanchette.

Quand Carabi oïesse sicliâ sa fenna, vegne vito vairè, et quand sut coumeint tot s'étâi passâ, ye pre on chaton et traça âo cabaret iò lo mâidzo étâi z'u po repreindrè sa calèche, et lo vullie assomâ.

— Eh ! tsaravouta, se lâi fe ein arveint, l'est dinsè que vo soigni lè dzeins ; atteindè pi, melebâogro !

— Eh bin, quiet ? se repond lo mâidzo, qu'avâi tot parâi on bocon poaire dè vairè Carabi tot furieux.

— Coumeint, eh bin quiet ! Quand on va vo criâ po gari lè dzeins n'est pas po lè z'éterti.

— Eh bin, me n'ami, se fe lo mâidzo, accutâ mè vâi on momeint et pi vo porrai rollhi après : Se y'avé demandâ à voutra fenna la permechon dè lâi bailli su la potta on atout que dévessâi lâi fère vairè lè z'étâillès et tot einsagnolâ son lhi, le n'arâi pas volliu, et ni vo non plie ?

— Foutre na ! se fe Carabi ein vereint son chaton dein sè mans.

— Eh bin, n'âvâi que cé remido po la gari ; kâ l'avâi on pecheint abcet dein la botse, et n'y a pas ! lo faillâi fère châtôta. Ora, allâ pi vairè se le n'est pas ein trein dè se gari.

Lo gaillâi que ne savâi pas trào que crairè et que fère, retornè vairè à l'hotô, iò tràovè sa Fanchette tota reconsolâie et que lâi dit que le sè cheintâi dza bin dè mi et que le créyâi que cé coup dè poeing la volliâvè sauvâ. Adon Carabi retraça âo cabaret po demandâ estiuse âo mâidzo, et po retéré la pé, lâi payâ trâi déci dè Sarvagnin.

ANTOINETTE-MARCELINE.

III

En face de reproches si cruels, d'autres eussent renoncé tout de suite à la lutte, c'est-à-dire permis à Jean-Louis de rompre avec sa famille.

Marceline se distinguait par trop de grandeur d'âme pour adopter cette manière d'agir. Néanmoins, qui exigera d'elle assez de force pour demeurer insensible à la désolation qui menaçait son ami et dont elle se rendait bien compte, en songeant à ce qui se passait dans son propre cœur ?

Le silence qui se fit alors eut un caractère essentiellement grave. Qu'allait-il produire, sinon le malheur de tous, d'après ce fait que les Dutilleul ne voudraient pas plus céder que leur fils ?

— Le malheur de tous ? murmura Marceline ; mais c'est le contraire qu'il faudrait voir triompher !

Certaines heures dans la vie ont le privilège des inspirations soudaines.

Une de ces heures venait de sonner sans doute pour la jeune fille dont nous racontons l'histoire. Elle s'était profondément recueillie et ce fut avec une sérénité surprenante pour Jean-Louis qu'elle s'exprima bientôt en ces termes :

— L'adhésion que vous sollicitez ne saurait être accordée à la légère. Il convient de peser à loisir le pour et le contre. Dans ce but, je m'absenterai durant une quinzaine de jours.

— Où irez-vous ?

— A Baignes-Sainte-Radégonde. Je connais là une vieille dame qui me témoigna sans cesse beaucoup d'amitié. Je lui raconterai tout. Elle me conseillera mieux que personne. Attendez mon retour avec patience, je vous en prie ; oh ! surtout, ne vous avisez pas de me rejoindre.

— Pourquoi rougissez-vous en m'adressant une recommandation fort inutile ? s'étonnait Jean-Louis.

La jeune fille répondit :

— Je songe aux conséquences de ce petit voyage. Est-il défendu de les espérer bonnes et d'entrevoir un avenir conforme à nos vœux ?

Pour toute réplique, Jean-Louis pressa contre ses lèvres la main de Marceline. Il était persuadé qu'elle partagerait tôt ou tard son avis, relativement à l'usage des sommations légales.

Quant à la gentille paysanne, elle prit congé, le lendemain, de braves artisans qui la chaperonnaient à titre de cousine-seconde, car ses proches parents n'existaient plus. Elle monta dans la diligence de Barbezieux, comptant pour le trajet qui resterait encore à faire, sur l'obligeance du courrier de la poste aux lettres.

Jean-Louis regardait la voiture prête à disparaître au tournant de la côte, lorsque survint la Girarde.

C'était pour lui dire de sa voix de femme jalouse :

— Le départ qui vous cause tant d'émotion est une ruse de Marceline pour aller chercher des épouseurs moins difficiles. A présent, réfléchissez : Quoique veuve, je ne suis pas votre aînée et de beaux carrés de terre m'appartiennent, sans oublier le prochain héritage de l'oncle Grioux.

— Ainsi, demanda Jean-Louis, peu sensible à ce qu'il y avait pourtant d'éminemment flatteur dans ce langage, vous désirez toujours m'épouser ?

— Oui.

— Et Guillaume Fayard ? objecta le jeune paysan, moins par curiosité proprement dite que pour mettre dans l'embarras cette soupirante obstinée.

— Ah ! fit-elle, je ne puis le voir en face.

— Eh ! bien, moi...

— Vous éprouvez à mon égard la même antipathie ? acheva la veuve avec une sourde fureur. Allons ! ne mâchez donc pas la vérité !

— C'est de la franchise que vous réclamez ?

— Oui.